

# Le château de Saint-Vidal



Patrick PONSOT  
Yves SOULINGEAS

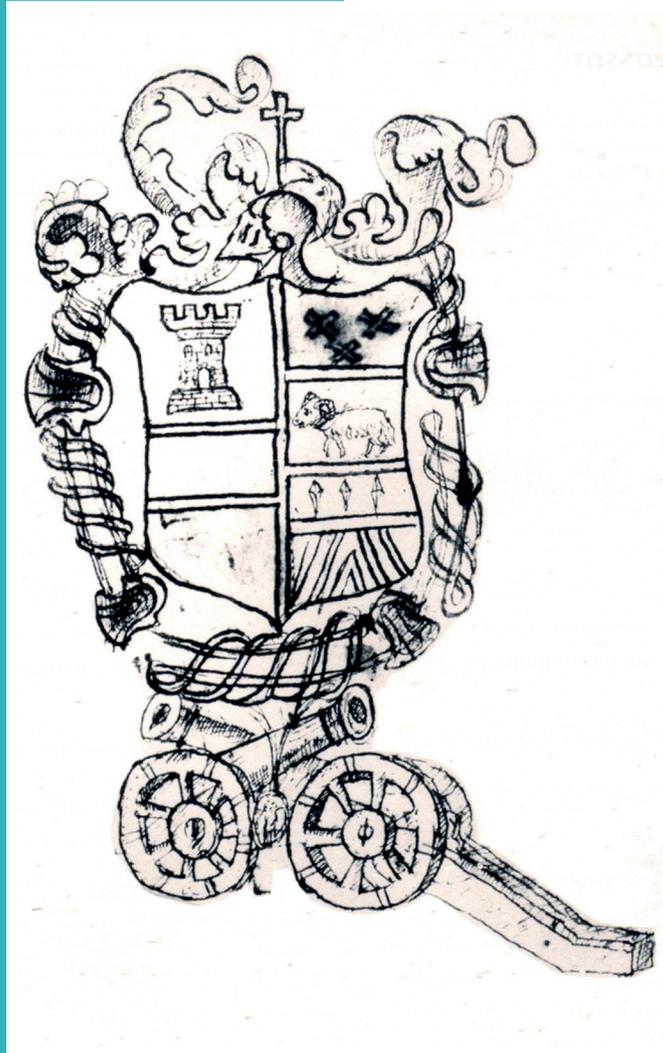


# Le château de Saint-Vidal

Patrick PONSOT  
Yves SOULINGEAS



Éditions de la Borne  
1987  
Réédition numérique 2020



1. Armes d'Antoine de La Tour,  
détail du dessin de Burel

*Que la maison de Saint-Vidal seroict desmollye & abbattue pour en perdre toute mémoire*, telle était la sentence ordonnée par Henri IV en 1591 à l'encontre de la forteresse d'Antoine II de La Tour, baron de Saint-Vidal et rebelle à l'autorité royale.

Destinée étrange que celle de ce château, à l'origine simple maison forte cachée dans la vallée de la Borne, agrandie au cours des siècles, transformée en forteresse, résistant à la condamnation du Roi et au siège qui s'ensuivit, puis devenant une résidence.

Acquis par mon oncle et patiemment restauré depuis, il s'ouvrit au public en 1974 après une longue période d'oubli ; félicitons le Centre d'étude de la Vallée de la Borne, aux destinées duquel président Caroline de Rancourt et Louis Colombani, d'avoir eu l'heureuse initiative de concevoir, d'éditer cet ouvrage et d'en avoir confié la réalisation à Patrick Ponsot et Yves Soulingeas.

La tâche n'était pas aisée : documents historiques épars et peu nombreux, succession d'aménagements complexes ; il fallut toutes leurs compétences et de longues investigations pour nous faire découvrir le château de Saint-Vidal à travers son histoire, son architecture et la personnalité de ses bâtisseurs.

Patrick Ponsot, architecte des Bâtiments de France, en a patiemment exploré et étudié les moindres détails architecturaux et nous fait une analyse critique de sa construction, depuis la maison forte primitive jusqu'à la forteresse des guerres de Religion et ses aménagements du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Yves Soulingeas, chartiste et directeur des archives départementales de la Haute-Loire, a pu, par ses recherches approfondies, remonter jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle pour retrouver les origines de la seigneurie des La Tour ; il nous décrit l'évolution de cette lignée, ses alliances, son extension et, au XVI<sup>e</sup> siècle, son rôle éminent dans le Velay avec Antoine I<sup>er</sup> et Antoine II, gouverneur du Velay et du Gévaudan, chef de la Ligue.

Nicolas Faucherre, spécialiste en castellologie et auteur d'un intéressant mémoire de maîtrise, a contribué par ses travaux à la connaissance du système fortifié de Saint-Vidal.

Remercions le Centre d'étude de la Vallée de la Borne, remercions tous les auteurs que j'ai eu le plaisir de citer ; ils nous apportent un autre regard et une nouvelle connaissance sur cette baronnie intimement liée à la vie de notre village, à l'histoire du Puy et de notre région, le Velay.

**Bernard Sahy**

*L'étranger reste frappé de surprise devant cet effort de murailles,  
témoignage de plus de puissance que de goût...*

Truchard du Molin



2. Le château vu de l'actuelle place du village,  
photographie avant 1900

D'où qu'on l'aborde, la masse de basalte du château de Saint-Vidal semble tapie au fond de la vallée de la Borne. C'est peut-être le seul point sur lequel s'accordent les auteurs à son propos : s'il surprend, c'est par sa position, paradoxale pour un château fort. Il surplombe certes la rivière, mais il est dominé de toutes parts par le plateau du Velay. Le paradoxe n'est néanmoins qu'apparent. Il tient aux progrès de l'art militaire : le fief est mentionné à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui doit correspondre à la date du choix du site. Avant l'utilisation du canon, avant même les perfectionnements du XVII<sup>e</sup> siècle, le château n'avait rien à craindre des hauteurs voisines. Il n'a d'ailleurs jamais été pris par la force, même après un bombardement d'une semaine à la fin des guerres de Religion ! Sa valeur militaire n'était donc pas illusoire pendant le Moyen Âge. 3

Le percement de plusieurs voies a modifié le paysage et détruit une partie des protections externes du château : au sud, le remblai de la voie de chemin de fer l'a enterré ; à l'opposé, la route de Lacussol a été gagnée sur la douve. Le chemin ancien qui rejoignait Lacussol partait vers l'ouest ; il existe toujours, soigneusement empierré. Il se lit clairement sur le cadastre ancien, bordé de constructions qui formaient faubourg. La route actuelle paraît n'avoir été aménagée qu'assez tardivement, peut-être en élargissant un simple sentier plus direct mais plus pentu que l'ancien chemin. Le faubourg, étagé sur un versant sud, s'est développé en devenant le cœur du village actuel, dominé par la mairie. En aval, vers Le Puy, des gorges ferment la vallée en cul-de-sac. Avant le percement du tunnel du chemin de fer, la seule approche longeait d'une façon ou d'une autre la rivière. Le château protégeait ainsi le village groupé autour de l'église. 4 5-6

Les abords anciens du château peuvent donc être restitués comme suit :

- au sud-est, le bourg groupé autour de l'église ;
- à l'est et au nord, une terrasse protégée par une large douve, partiellement comblée au nord pour faire passer la route moderne ;
- au sud et au sud-ouest, les dépendances du château dont il subsiste les écuries et deux tours.

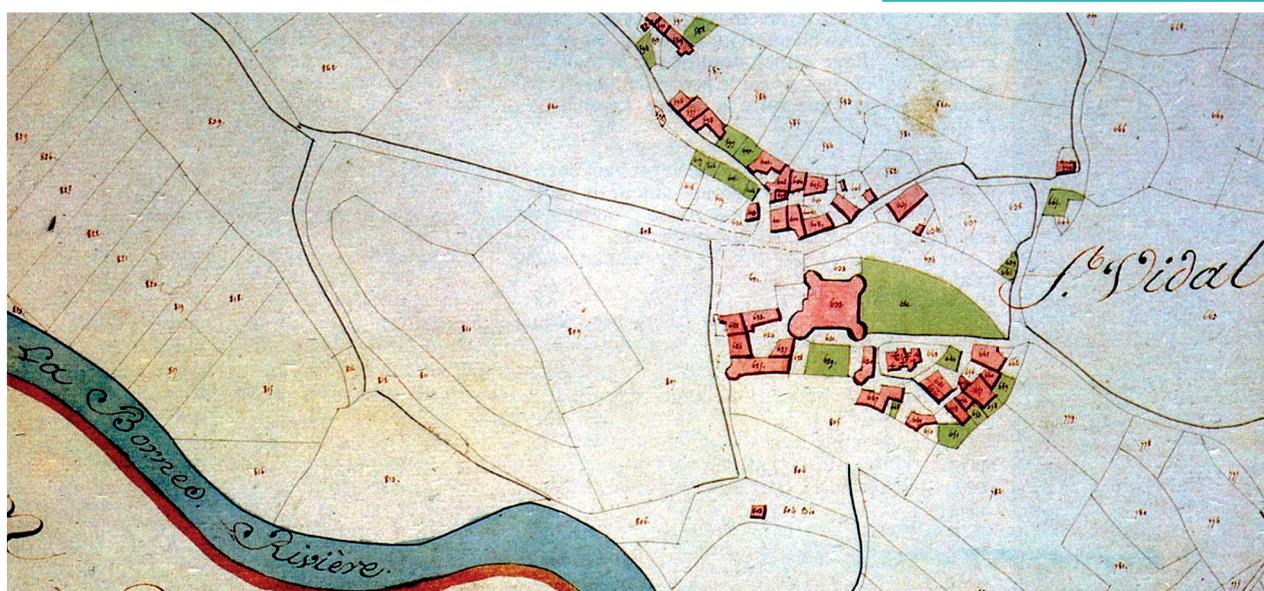
Au débouché de l'ancien chemin, là où l'on attendrait une porte ou des dispositifs de défense, s'étend aujourd'hui une vaste esplanade. Elle remplace un espace informe qui existait au moins depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est probable que cette partie de l'enceinte extérieure a été complètement détruite lors du bombardement de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle déjà mentionné. 2

Cet ensemble s'est constitué entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. À chaque époque, ses seigneurs ont fortifié et mis au goût du jour cette maison qui était la leur. Nous allons retracer ces histoires parallèles des habitants et du château.



3. La vallée de la Borne à Saint-Vidal : vue aérienne

4. Le village d'après le plan cadastral XIX<sup>e</sup> siècle (vers 1812)





5-6. Le château et le village : vues aériennes



## Saint-Vidal aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles

### La naissance d'une seigneurie

On ne sait rien des premiers possesseurs de Saint-Vidal avant le XIII<sup>e</sup> siècle, si ce n'est l'existence d'une famille portant ce nom ; ainsi Guillaume de Saint-Vidal est cité en 1252 dans le legs de Lyon de Peyrusse en faveur de la collégiale Saint-Agrève du Puy. L'acte le plus ancien concernant la seigneurie est un arbitrage rendu en 1288 sur la justice de Saint-Vidal entre le vicomte de Polignac et Hugues de La Tour ; c'est à la fois un acte de baptême et une conclusion. En effet, en reconnaissant à Hugues de La Tour le droit de rendre la justice haute et moyenne, le vicomte de Polignac consacre la constitution de cette nouvelle seigneurie et accepte qu'elle devienne indépendante de ses terres vicomtales. La conséquence la plus importante de cet accord sera que la seigneurie de Saint-Vidal figurera au rang des baronnies diocésaines dont les titulaires avaient droit d'entrée aux États de Velay dans le rang de la noblesse, et ce dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle. Il faudra attendre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que le titre se sépare de son assise territoriale : en 1765, lors de la vente de la seigneurie à Louis-Augustin Porral, Pierre-Joseph de Rochefort d'Ally se réserva le titre baronnial, qu'il transféra sur sa terre de la Bauche, puis son gendre Jean-Joseph d'Apchier le vendit en 1787 à Jacques-Charles de Polaillon qui l'attacha à sa terre de Glavenas.

La transaction de 1288 nous apprend le nom du premier seigneur de Saint-Vidal, Hugues de La Tour. Ce patronyme est courant dans la région, La Tour d'Auvergne ou Malet de Latour-Maubourg, mais rien ne permet de relier ces familles l'une à l'autre. Le berceau de la famille de La Tour Saint-Vidal semble être Barges, aux confins du Velay et du Vivarais, non loin du prieuré casadéen de Saint-Paul-de-Tartas : des accords sont passés en 1230, 1260 et 1280 pour raison du droit de dîme et la construction d'un oratoire à Barges. Cependant, en 1230, Pierre de La Tour achète au vicomte de Polignac le fief del Quint au terroir de Saint-Vidal. C'est sans doute le début de la constitution de la seigneurie.

En juillet 1265, Adhémare, épouse d'Hugues de La Tour, fait son testament à Barges. Si elle lègue vingt livres pour la construction d'une chapelle à Barges, elle dote aussi les églises de Saint-Vidal, Sanssac, Saint-Rémy, Chaspuzac, Borne, Goudet, Arlempdes, Saint-Arcons-de-Barges et Saint-Paul-de-Tartas. On ne connaît pas son patronyme, Goudet ou Saint-Vidal, chaque hypothèse étant confortée par partie de cette liste d'églises. Son lieu de sépulture, le couvent des Franciscains du Puy, sera le caveau de la famille : Antoine de La Tour Saint-Vidal y sera inhumé en 1591 à l'issue de grandioses cérémonies. Un fait demeure : les relations entre la famille de La Tour et Saint-Vidal ne paraissent définitivement établies qu'après 1265, ce qui autoriserait à rattacher Adhémare à la famille primitive de Saint-Vidal.

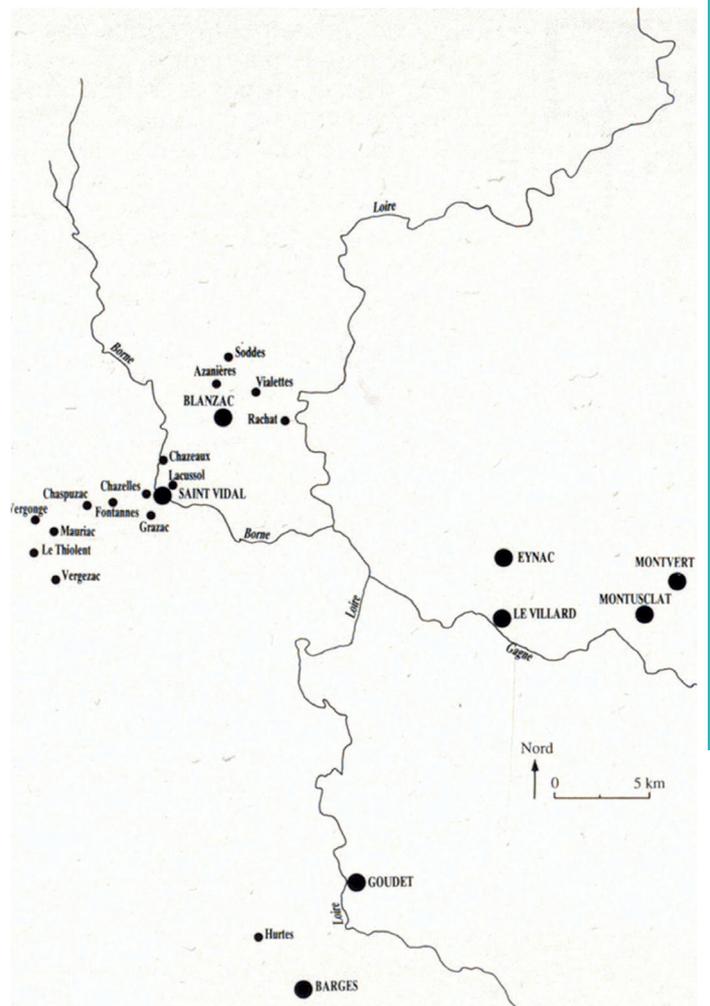
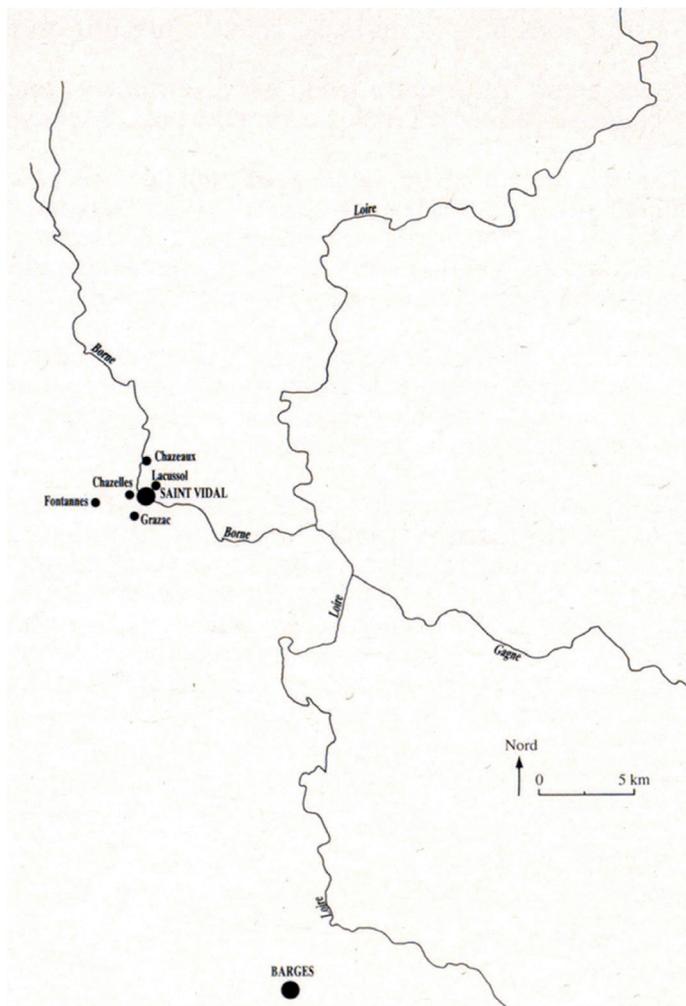
7

Une succession de mariages judicieux, à la fin du XIII<sup>e</sup> et durant le XIV<sup>e</sup> siècle, va accroître l'assise territoriale de la famille de La Tour :

- Vers 1296, Hugues de La Tour épouse Girine de Glavenas, qui hérite en 1297 de la co-seigneurie de Glavenas avec les villages de Blanzac, Azanières et Vialettes. L'extension se fait ainsi vers les bords de la Loire, en séparant la vicomté de Polignac de ses terres de l'Emblavès. En 1306-1316, des accords règlent, entre le vicomte de Polignac et Hugues de La Tour, les droits de justice et les péages de Saint-Paulien, Blanzac et Soleilhac, donnant ainsi naissance au mandement de Blanzac et Azanières.

- Vers 1320-1330, Hugues-Béhicot de La Tour épouse Béatrix de Sereys, qui apporte en héritage les terres de Sereys, les Ternes, le Thiolent et Jalavoux, sises à l'ouest de Saint-Vidal.

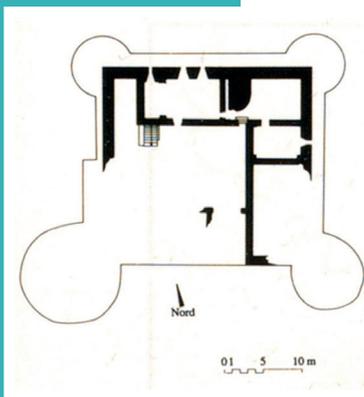
- En 1348, Hugon de La Tour épouse Catherine de Goudet, dont le frère, Lambert, teste en 1389, laissant un fils qui meurt en 1399. À l'issue d'un procès contre Aélis de Tournon, veuve de Lambert, Hugon de La Tour annexe à ses biens les terres de Goudet, Montvert, Montusclat, Eynac, le Villard et Arlempdes, contrôlant ainsi la haute vallée de la Loire et la route du Puy vers l'est, et la vallée du Rhône.



Possessions de la famille de La Tour d'après les terriers et hommages  
7. vers 1265 (à gauche)  
8. au début du XV<sup>e</sup> siècle (à droite)

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, la famille de La Tour Saint-Vidal est l'une des plus richement possessionnées du Velay, avec les deux baronnies diocésaines de Saint-Vidal et de Goudet, cette dernière autorisant en 1436 l'assistance aux États provinciaux de Languedoc. Le prestige de la famille bénéficie aux cadets, dont certains sont d'église : Hugues, chanoine du Puy, qui teste en 1347, Marquèze, abbesse de Bellecombe en 1429, et surtout Drogon, abbé du Monastier Saint-Chaffre de 1390 à 1419, dont on retiendra qu'il fut en 1389 l'exécuteur testamentaire de Lambert de Goudet. On ne sera donc pas surpris de trouver divers membres de la famille mêlés aux événements qui ont touché le Velay durant la Guerre de Cent Ans. Le château fut assiégé le 28 août 1364 par le routier Louis Roubaud, lieutenant de Séguin de Badefols, au cours d'une incursion dans le pays. Guyot de Saint-Vidal fut désigné par les États de Velay en 1382 pour commander des troupes levées contre les routiers, puis en 1384 pour aller négocier avec le duc de Berry sur les impositions de guerre. Hugues de Saint-Vidal, capitaine des bailliages de Velay, Vivarais et Valentinois, fut capturé par les Anglais en 1384 ; interné à Alleuze, il fut libéré contre une rançon dont il n'était pas encore remboursé en 1396. Dans ses Chroniques, Froissart raconte la présence, en 1390, de Pierre au combat de La Roche-Vendais contre Mériqot Marchès, et celle, en 1389, de Guyot au siège de Ventadour. Durant toute cette période, les La Tour Saint-Vidal participent activement aux réunions des États de Velay, dont l'autorité se développe face à la faiblesse momentanée du pouvoir royal.

## La première maison



9. Éléments subsistants de la première maison

Complètement englobé dans des constructions plus tardives, le château primitif est en grande partie conservé. 9

Les courtines actuelles, c'est-à-dire les grands murs entre les tours, déterminent depuis l'origine la masse générale du château. À l'intérieur de ces murs, les bâtiments paraissent avoir été disposés sans souci de composition.

Le logis était adossé au mur nord, face à l'entrée actuelle. Le passage voûté de celle-ci est peut-être le vestige du châtelet primitif qui défendait l'entrée percée comme aujourd'hui dans la courtine sud. En 1980, des fouilles ont révélé devant cette entrée un fossé comblé et les vestiges d'un pont amovible. D'autres constructions étaient certainement adossées contre les autres courtines. Les pièces voûtées en berceau brisé ou d'arêtes dans l'angle nord-est devaient alors servir de celliers.

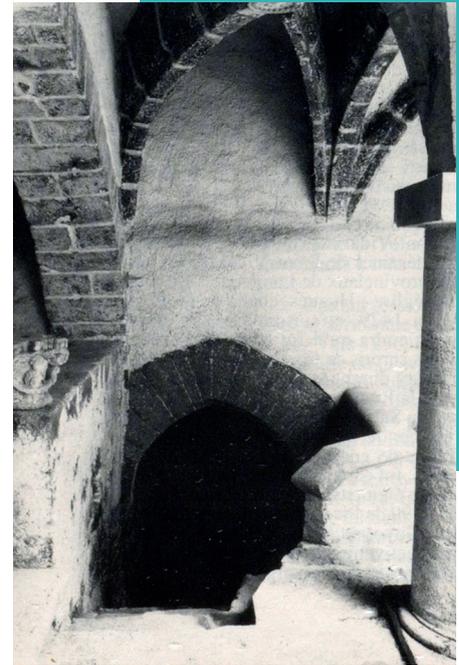
L'ensemble de ces bâtiments est construit en prismes de basalte pour les grands murs, en brèche volcanique brun-vert pour les encadrements et en sorte de pierre-ponce soigneusement appareillée pour les voûtes, comme on le voit au-dessus de la cave de l'ancienne cuisine. Cette construction, solide mais rudimentaire, ne permet pas de dater ces bâtiments.

Seul le bâtiment qui fait face à l'entrée est conservé sur toute sa hauteur et permet de savoir à quoi pouvait ressembler le château primitif. Il a encore aujourd'hui quatre niveaux. Les celliers enterrés (caves des «vieilles cuisines») sont voûtés en berceau brisé ; on y accède

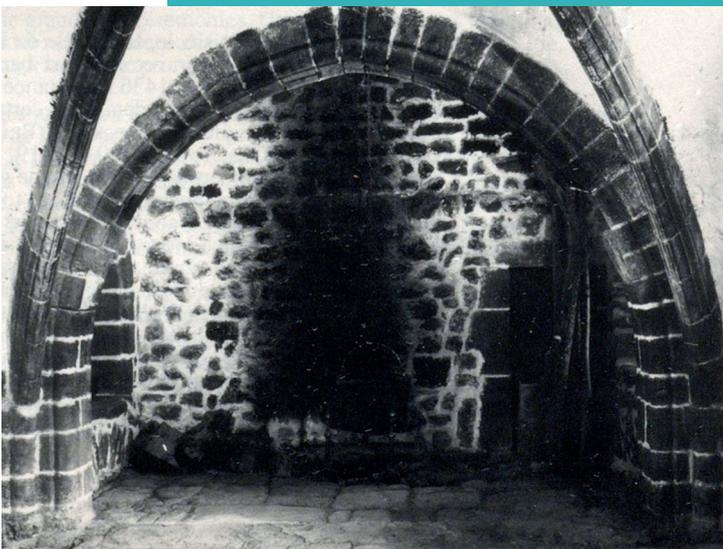
10

par un escalier droit qui s'enfonce à gauche dans le sol de la cour. Une pièce unique, voûtée d'ogives, forme le rez-de-chaussée (appelée aujourd'hui «les vieilles cuisines»). Le premier étage semble avoir été divisé ultérieurement. Dans le galetas, c'est-à-dire sous le toit, on voit contre la souche de la cheminée occidentale la trace de l'ancienne couverture, plus basse que l'actuelle et à deux versants.

Il faut probablement reconnaître dans la salle du rez-de-chaussée l'*aula*, ou salle d'apparat du château primitif. Elle n'était alors certainement pas voûtée mais simplement planchéiée : du côté de la cheminée monumentale, à l'ouest, c'est-à-dire à gauche en rentrant dans la pièce, les nervures des ogives retombent maladroitement sur des moulures non prévues pour les recevoir. La cheminée qui lui fait face n'existait pas non plus : elle est postérieure à la voûte qu'elle vient manifestement interrompre. Son conduit passe dans les étages entre deux murs espacés d'un mètre environ. Il est probable que des escaliers droits superposés desservaient, dans cet étroit espace, les différents niveaux qui devaient abriter les chambres (le seigneur à l'étage, les domestiques et les enfants sous le toit).



10. Départ de l'escalier droit menant aux caves des «vieilles cuisines»



11. La cheminée monumentale des «vieilles cuisines»

La cheminée monumentale est encore romane de forme, comme les trois portes en arc brisé, à larges claveaux, visibles sur la façade sud dans la cour. Le vocabulaire architectural n'évolue guère au Moyen Âge dans les constructions civiles et militaires ; il faut donc éviter de remonter trop dans le temps le château primitif sur ces seuls indices.

11

Cette organisation (une grosse maison cernée de murs) n'est pas typique d'une époque. De plus, les châteaux ou les constructions civiles de la période centrale du Moyen Âge sont rares alentour, ce qui ne simplifie pas les comparaisons. Des XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècles, on connaît néanmoins la résidence des évêques du Puy : le donjon à vocation militaire (tour Saint-Mayol, détruite au XIX<sup>e</sup> siècle) était bien distinct du palais proprement dit (bâtiment des mâchicoulis, actuel musée d'art religieux du cloître). Cette dualité est héritée des châteaux du haut Moyen Âge, où le *domicilium* du seigneur est souvent distinct du donjon de bois ou de pierre, posé sur une motte. C'est encore celle du château de Castelnaud-Bretenoux (Dordogne), au XIII<sup>e</sup> siècle, où le donjon est distinct de la résidence seigneuriale proprement dite (bâtiment de l'Auditoire). Le logis conservé à Saint-Vidal serait à rapprocher de ce genre de résidence, traitée bien sûr modestement, comme l'était la seigneurie à l'origine. Il diffère profondément des constructions de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle qui sont mieux connues : à Polignac, Poinsac et Mons sont alors construits ou reconstruits des donjons habitables, fortes tours carrées, couronnées de mâchicoulis.

Cet ensemble formé d'un logis et d'annexes composait donc le premier château de Saint-Vidal. Le patronyme de la famille, La Tour, rend probable la présence d'un véritable donjon distinct de cette maison. Faut-il en reconnaître le soubassement dans les premiers étages de la grosse tour proche de l'église ? Rien n'est moins sûr. Si cette pièce principale de la défense nous échappe, une enceinte extérieure est partiellement conservée. Une terrasse au parapet crénelé protège le front nord. Ce parapet a été surélevé, mais les créneaux sont encore nettement visibles dans le mur qui longe aujourd'hui la douve. Il faut certainement y reconnaître une lice, autrement appelée boulevard ou fausse-braie, destinée par sa masse à protéger le bas des murs du château d'éventuelles galeries de mines.

12



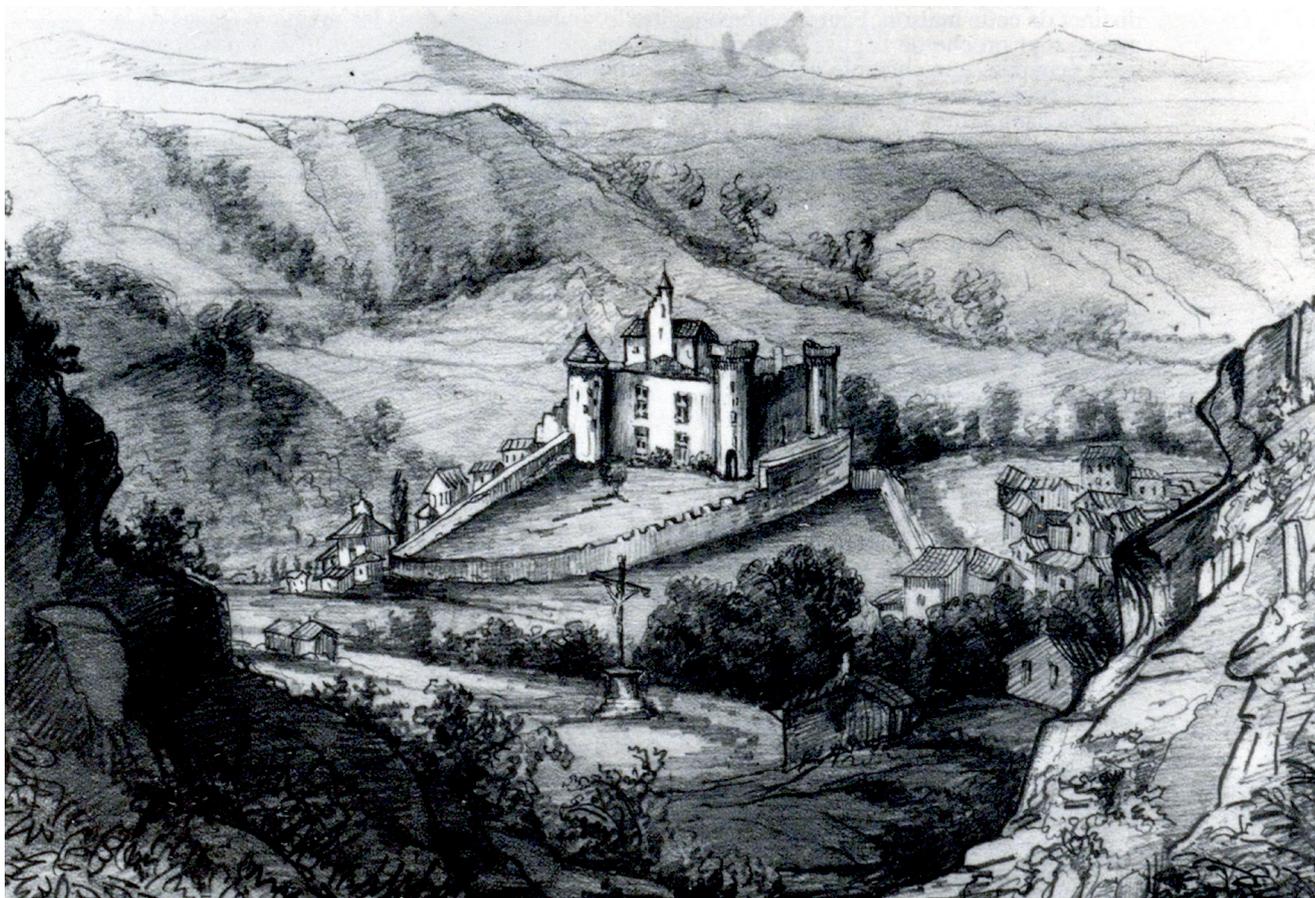
12. Le château et sa fausse-braie vus du plateau de Lacussol

Cette terrasse pouvait également porter de l'artillerie, utilisée principalement à ses débuts pour la défense. La minceur du parapet confirme d'ailleurs que ces aménagements remonteraient à l'époque des balbutiements (à la fin du XIV<sup>e</sup> ou au début du XV<sup>e</sup> siècle) et peut s'expliquer par la nécessité de protéger l'ensemble du château et du bourg à l'époque troublée de la guerre de Cent Ans. Pour juger de l'efficacité d'un tel dispositif, il faut rétablir par l'esprit la douve à sa largeur d'origine et supprimer les bâtiments qui la bordent au nord, du côté opposé au château. Cette enceinte n'est plus conservée qu'au nord, c'est-à-dire aux endroits non bouleversés par les aménagements ultérieurs. Il est vraisemblable qu'elle ait englobé complètement le bourg groupé autour de l'église : sa trace se lit encore clairement sur le cadastre. Les maisons s'y sont progressivement adossées quand elle a perdu son utilité de défense. Elle a aujourd'hui disparu du côté de la rivière (au-dessus de la voie ferrée).

Le grand mur qui isole le verger du village est postérieur. Ce mur, l'extension du village ont fait perdre au site cette claire articulation, presque organique par sa simplicité, qui est la marque du Moyen Âge. De la même façon, la maison forte du début du XIV<sup>e</sup> siècle, presque invisible aujourd'hui, va être conservée et englobée dans tous les aménagements qui vont suivre.

13

13. Vue générale du site de Saint-Vidal, dessin par Truchard du Molin, 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle



## La fin du Moyen Âge

### La stabilisation de la famille

Le XV<sup>e</sup> siècle apparaît, pour la famille de Saint-Vidal, comme une période de stabilisation après la constitution de sa puissance territoriale au siècle précédent. Le testament de Dragonnet de La Tour, daté de 1446, montre un père de famille partageant ses biens entre ses fils – Saint-Vidal à l'aîné, le Villard au cadet – dotant ses filles en vue de leur mariage et prescrivant des legs pieux pour le salut de son âme. C'est lui qui, en 1445, avait donné à Guigon du Thiolent l'autorisation de fortifier sa maison afin de recueillir les habitants du village du Thiolent contre les gens de guerre et autres brigands.

Son fils aîné, Béraud, fit un brillant mariage sans lendemain : en épousant dans le second quart du XV<sup>e</sup> siècle Louise de Joyeuse, il devenait le neveu de Gilbert de La Fayette, maréchal de France, et de Dunois, bâtard d'Orléans, compagnons de Jeanne d'Arc. Devenue veuve, Louise de Joyeuse épousait, en 1460, Louis de Saint-Priest et mariait le même jour sa fille Antoinette à Jean de Saint-Priest, son beau-fils. Ce mariage La Tour-Saint-Priest inaugure les liens entre Saint-Vidal et le Forez-Lyonnais, liens dont l'importance sera considérable au XVI<sup>e</sup> siècle.

Les représentants successifs de la famille, Guillaume, frère cadet de Béraud (qui teste en 1488), puis son fils Érail (qui teste en 1537), ne nous sont guère connus. Érail épousa d'abord Françoise d'Albon en 1497, puis Gabrielle de Montfaucon, veuve de Bertrand de Chandorat de Mons, en 1510. Pour garder l'héritage Chandorat, avec les seigneuries de Mons et de Saint-Quentin, de part et d'autre de la Loire, il maria en 1518 son fils aîné Guillaume avec Clauda de Chandorat, fille de Gabrielle de Montfaucon. Mais il fallut attendre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour que cette extension du patrimoine soit effective : remariée avec Jacques de Tournon, Clauda de Chandorat légua en 1580 tous ses biens à son neveu, Antoine II de La Tour. Ce dernier fit alors orner de son chiffre et de celui de son épouse l'oratoire de l'hôtel Chandorat, situé dans la vieille ville du Puy.

### Le château du XV<sup>e</sup> siècle

C'est au XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle que Saint-Vidal est transformé en un véritable château fort.

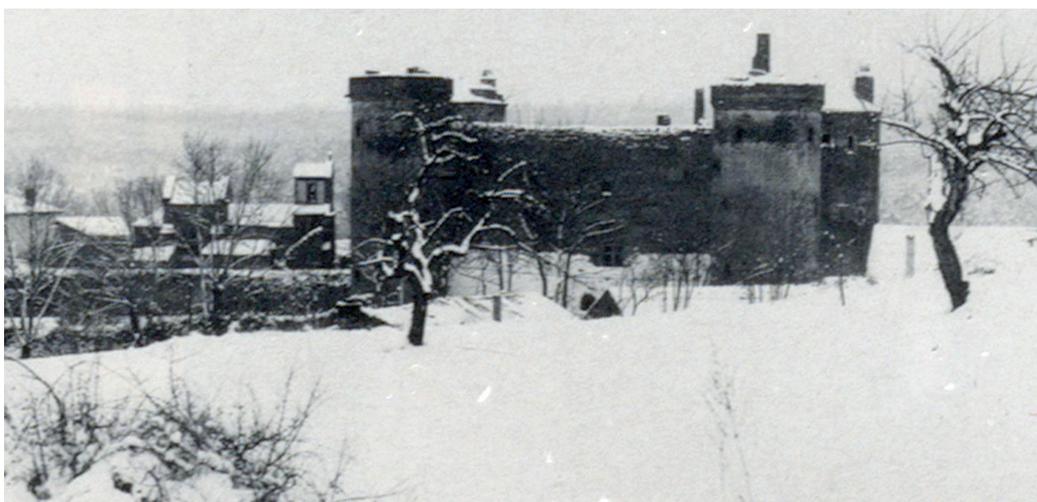
Dans un premier temps, le front nord, côté plateau, a été surélevé pour masquer le toit du logis. Il a également été flanqué de tours rondes. Ces tours sont couronnées de parapets droits portés par des moulures superposées et masquant aujourd'hui des toitures de lauzes qui ont peut-être remplacé des terrasses. Ce type de couronnement se retrouve alentour sur les châteaux de Mercœur, Ours et Vergezac, malheureusement non datés. L'absence totale de mâchicoulis, le couronnement par des terrasses sont à mettre en rapport avec l'utilisation de l'artillerie.

14  
15

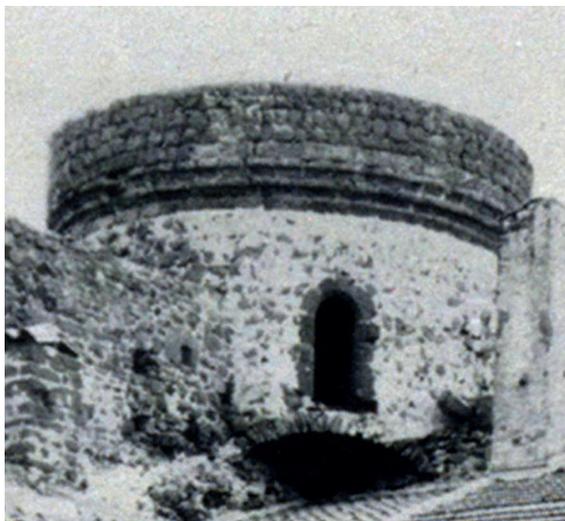
On trouve au château de Montreuil-Bellay, dit *fraîchement refait* en 1481, des tours au couronnement d'un style voisin. Elles permettent, par comparaison, de proposer la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle pour celles de Saint-Vidal. On retrouve, dans l'ancienne salle d'apparat, les mêmes profils de nervures de voûte que dans les étages supérieurs des tours. Le voûtement de la grande salle paraît donc contemporain de l'édification des tours et peut s'expliquer par la volonté de renforcer le côté le plus exposé de la construction.

16  
17

14. Les deux tours rondes et le front nord du château



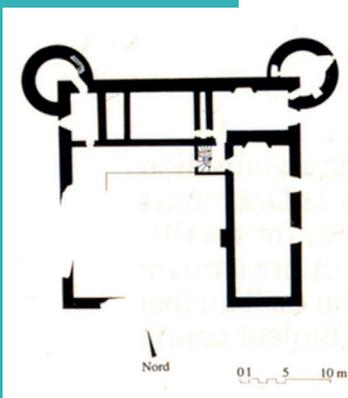
15. La tour de l'angle nord-est et la trompe qui la porte : vues de la cour intérieure



16. Détail du couronnement d'une tour de Montreuil-Bellay



17. Détail du voûtement des «vieilles cuisines» : mascarón décorant la clef de voûte



18. Le château du XV<sup>e</sup> siècle

Cette modernisation de la forteresse s'est accompagnée d'une réorganisation du logis. La grande salle a été transférée du nord à l'est, au premier étage, et n'en a pas bougé depuis. Elle a seulement été amputée de son extrémité sud au XVIII<sup>e</sup> siècle. On y accédait, au XV<sup>e</sup> siècle, directement depuis l'escalier à vis nouvellement construit dans l'angle nord-est de la cour.

18  
19

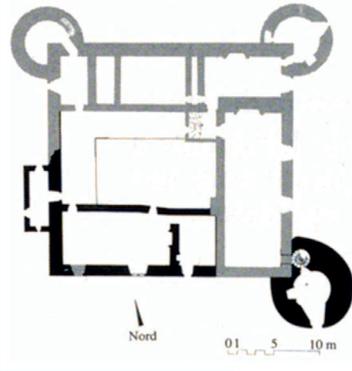
Cette vis donnait également accès à l'appartement du maître : il comportait une grande chambre, dans le prolongement et au nord de la grande salle, mais sans communication directe avec elle, et un cabinet doté d'une latrine, placé dans la tour. Le logis du milieu du XV<sup>e</sup> siècle ainsi restitué est beaucoup plus vaste et rationnel

que le précédent. Il est disposé en « L » au nord et à l'est de la cour ; l'escalier, comme souvent à l'époque, est placé dans l'angle et dessert les deux corps de bâtiment. Il est probable que l'ancienne salle d'apparat a été, à ce moment, transformée en cuisine, les autres pièces du rez-de-chaussée servant de celliers et de magasins. La vie seigneuriale pouvait ainsi se dérouler à l'étage, dans un cadre moderne : le décor architectural, discrètement flamboyant, est limité aux encadrements des cheminées monumentales et des portes.



19. La grande salle du premier étage

## Le château au début du XVI<sup>e</sup> siècle

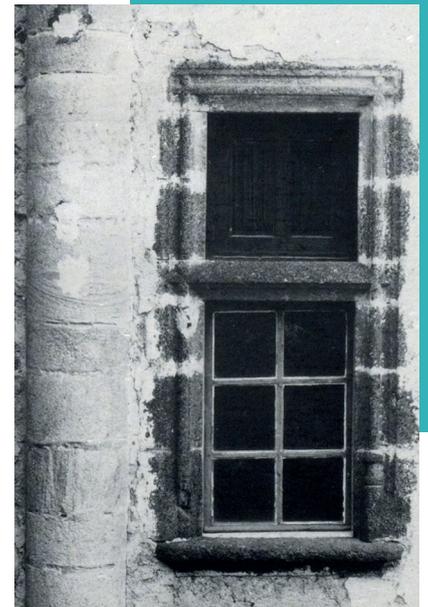


20. Le château au début du XVI<sup>e</sup> siècle

Très rapidement après ces travaux, le château est de nouveau renforcé et le logis agrandi. On construit alors les deux premiers niveaux de la tour de l'église, à l'angle sud-est. De plan ovoïde, avec des murs de plus de trois mètres d'épaisseur à la base (deux mètres pour les tours nord), elle témoigne d'une tentative d'adaptation de la fortification traditionnelle à l'artillerie.

On dote également le front ouest de l'appendice rectangulaire appelé éperon, plus tard intégré partiellement au donjon. Cette façade ne paraît pas, jusqu'alors, défendue. Les aménagements ultérieurs nous privent de ce côté de toute certitude quant à la forme des défenses extérieures : fossés, murs extérieurs ou simples bâtiments ?

22 Dans le même temps a été construite ou complétée l'aile sud du logis : les ouvertures ont été par la suite remaniées et les pièces partagées, mais on restitue aisément la distribution ancienne, une petite pièce à cheminée, au-dessus du passage voûté de l'entrée actuelle, et une grande pièce jusqu'au mur occidental. Ces pièces se commandent l'une l'autre par des portes percées du côté de la cour. Il ne semble pas que l'on ait pu accéder à



22. Fenêtre de l'aile sud du logis, avec son volet, donnant sur la cour intérieure



21. Pièce du premier étage de la tour de l'église

l'éperon par cette aile. Des galeries, vraisemblablement de bois, placées contre les murs nord et ouest de la cour, le reliaient à l'escalier à vis construit auparavant dans l'angle opposé. Les grandes pièces ont conservé, aux premier et deuxième étages, l'essentiel de leur décor (quoique caché au premier étage) : grandes cheminées et plafonds à caissons à décor polychrome exécuté au pochoir. Ces pièces formaient certainement des appartements. Leur exposition au sud, leur décor raffiné témoignent d'un tout nouveau souci de confort dont l'esprit est déjà celui de la Renaissance.

## La Renaissance

Deux générations ont marqué la seigneurie de Saint-Vidal de leur forte empreinte durant le XVI<sup>e</sup> siècle : Antoine I<sup>er</sup>, mort en 1558, puis son fils, Antoine II, mort en 1591. L'histoire a surtout retenu le second, parce que plus actif et mieux connu dans son siècle, mais il convient de ne pas négliger pour autant le premier, dont l'influence commence à être mieux appréciée.

### Antoine I<sup>er</sup>

Par son mariage en 1533 avec Françoise d'Albon, Antoine I<sup>er</sup> entre dans un complexe ensemble de relations familiales centré sur Lyon et la vallée du Rhône, dont les membres ont tenu un certain rôle dans la politique du royaume de France tout au long du siècle.

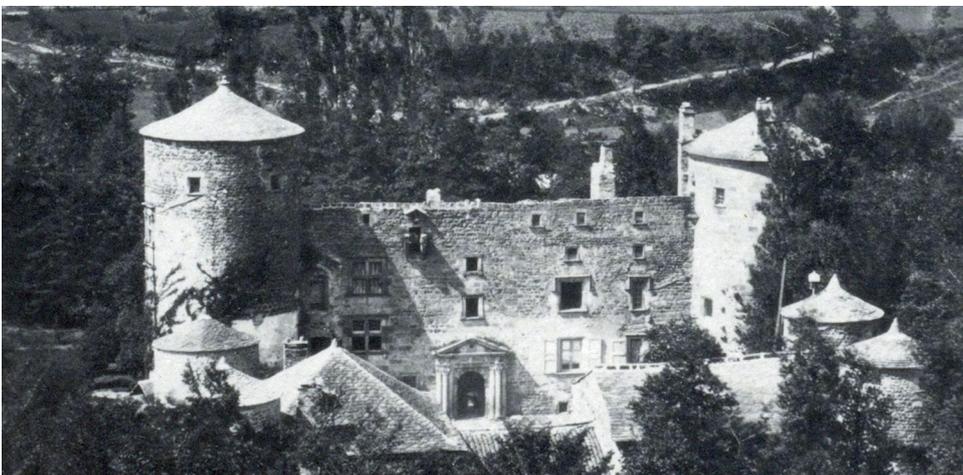
- Antoine I<sup>er</sup> renforce tout d'abord d'anciens liens familiaux : sa femme est la nièce de Françoise d'Albon, première épouse d'Érail de La Tour, et la sœur de Guicharde, femme de Pierre d'Apinac, petit-fils d'Antoinette de Saint-Vidal.

- Le monde de l'église lyonnaise lui est ouvert : les d'Albon et leur parentèle tiennent les chapitres et les couvents de la seconde ville du royaume ; se succèdent sur le siège archiépiscopal d'abord son beau-frère Antoine d'Albon, mort en 1574, puis son neveu Pierre d'Apinac, qui négocia la reddition de Paris à Henri IV.

- La politique et la guerre sont représentées par deux cousins : Jean d'Albon, gouverneur de Lyon, et son fils, le maréchal de Saint-André, compagnon d'armes et favori d'Henri II.

- Enfin sa belle-mère, Gabrielle de Saint-Priest, petite-fille de Jeanne de Polignac, est la nièce du cardinal de Tournon, ambassadeur des rois de France, archevêque de Lyon, mort en 1562, et de Blanche de Tournon, tante de l'Amiral de Coligny.

D'Antoine I<sup>er</sup> on ne sait rien hormis ce brillant mariage et la mention par Médicis de ses obsèques, le 2 mai 1558, *le corps absent*, après sa mort durant le siège de Calais. Son inclination pour le Villard vient de ce que, cadet de la famille, il l'avait reçu de son père ; il en fit le douaire de sa femme, à qui son beau-frère, Bertrand de La Tour, archidiacre de Saint-Jean de Lyon, légua en 1564 une tapisserie pour garnir cette maison et diverses pièces de vaisselle d'argent.



Antoine I<sup>er</sup> est d'ailleurs surtout connu pour avoir agrandi et mis au goût du jour ce château, situé sur l'actuelle commune de Saint-Germain-Laprade, à 18 km à l'est du Puy.

23. Le Villard : la grande façade du corps de logis, photographie du 3<sup>e</sup> quart de XIX<sup>e</sup> siècle

Les travaux y sont datés par une dédicace, placée au-dessus de la fenêtre du deuxième étage du donjon : *Antoine de La Tour S. de Saint-Vidal | Françoise d'Albon | 1546*. Il s'est agi de percer des baies dans les tours, de construire et d'ornez des galeries autour de la cour (galeries détruites en grande partie aujourd'hui). Tout y est traité dans le style de la Renaissance des bords de

la Loire. Avec ses tours rondes, ses baies ornées de pilastres ou de demi-colonnes d'ordre composite, le château est en retard d'une bonne vingtaine d'années sur les productions de la Cour. C'est néanmoins, en Velay, l'une des toutes premières manifestations de la Renaissance. Le grand portail de la façade du logis, presque correct au sens où l'employaient les théoriciens classiques, témoigne même de l'ambition du propriétaire, de son goût pour l'*antique* pourrait-on dire. Ce goût se retrouve dans le frontispice du terrier du Villard dessiné en 1550 sur le modèle de celui des *Reigles générales de l'Architecture* de Serlio, publiées en italien à Lyon en 1545.

24

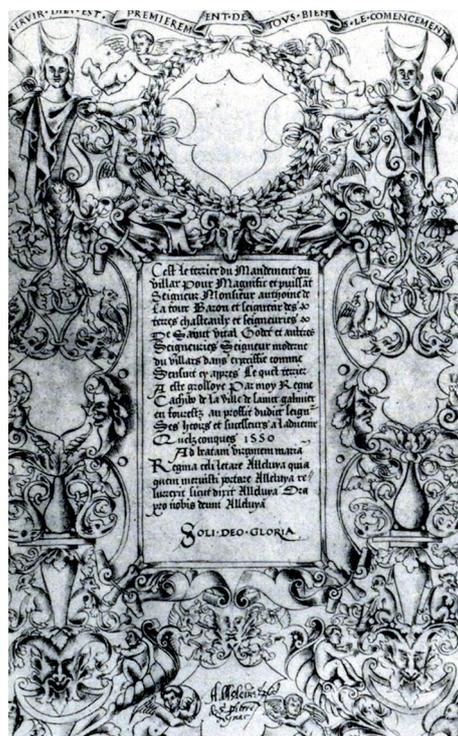
25

26



24. Le Villard : le grand portail d'entrée, photographie du 3<sup>e</sup> quart de XIX<sup>e</sup> siècle

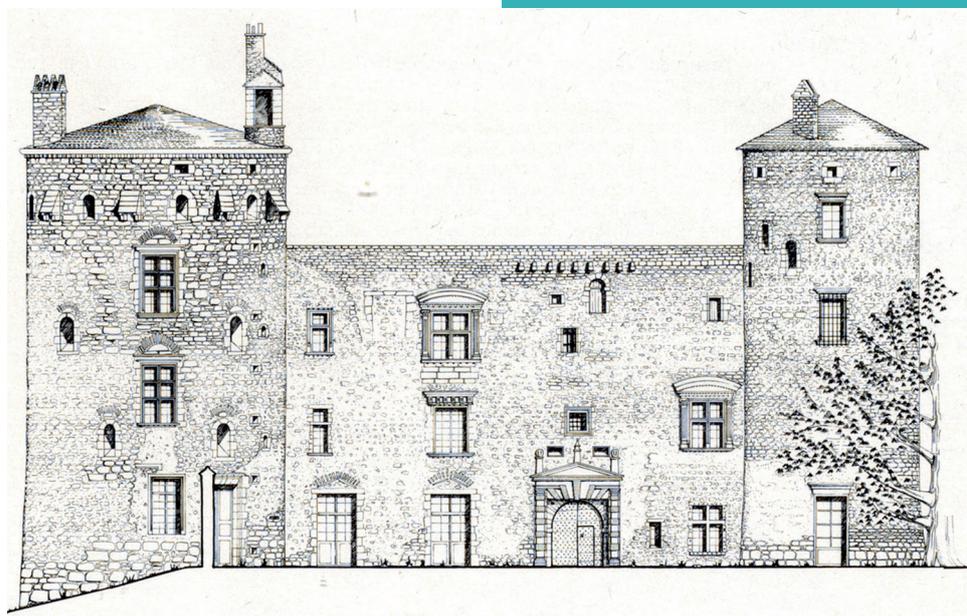
25. Terrier du Villard : frontispice de la copie de 1550 par A. Moleire



26. Règles générales de l'architecture par Serlio, frontispice de l'édition de 1545

Ce sont ces mêmes *Reigles* de Serlio qui ont été suivies pour moderniser la façade sud du château de Saint-Vidal. Jusqu'alors, les adjonctions au logis primitif ne cherchaient que l'efficacité militaire ou le confort. Antoine I<sup>er</sup> semble s'être surtout préoccupé de donner une façade moderne au château de ses pères en l'ornant de trois ordres superposés : rustique au rez-de-chaussée pour le portail, dorique au premier étage et ionique au second pour les grandes baies à croisée encadrées de pilastres surmontés d'un entablement ou d'un fronton cintré. Ces baies sont à peu près équilibrées de part et d'autre du portail. Par souci d'économie, les baies médiévales ont été conservées et la façade dut, dès l'origine, paraître disparate. Dans le détail, chacun des éléments dérive des modèles serliens publiés. Le portail s'inspire, par exemple, de celui de l'Hôtel de Ferrare à Fontainebleau (vers 1545), connu par le *Livre des Portes Rustiques* publié à Lyon en 1551 (fol. 3, 4, 13, 14 ou 17). La volute du chapiteau ionique suit également assez strictement la règle de Serlio. Si ces travaux sont très soignés dans le détail, ils restent modestes : il s'agissait d'orner quelques ouvertures dans une façade démodée mais récente.

En fait, Antoine I<sup>er</sup> paraît s'être surtout occupé de son château de Saint-Germain-Laprade. Il avait là-bas les mains libres du fait de l'absence de bâtiments anciens importants. Ce n'était plus le cas depuis longtemps de Saint-Vidal, mais le château restait le siège de la seigneurie. Il y a donc apporté les quelques notes modernes que nous avons relevées. Ces travaux sont intéressants par ce qu'ils révèlent de la culture et de la manière d'Antoine I<sup>er</sup> ou de sa femme. Comme l'ouvrage de Serlio servit de modèle au terrier du Villard, il en fut sûrement de même pour les aménagements de Saint-Vidal. Des dessins choisis par le maître des lieux dans des recueils publiés étaient mis en œuvre par des artisans locaux. Ce *dilettantisme* architectural, ce jeu de seigneur humaniste pourraient expliquer l'absence de composition de la façade : le projet était modifié au fur et à mesure de l'exécution, son auteur étant incapable de prévoir à l'avance le résultat de ses indications. Quoiqu'irrégulière, cette façade accoutumait, peu après le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le Velay conservateur aux lumières de la Renaissance.



27. La façade sud de Saint-Vidal : dessin d'ensemble

28. Détail de la façade sud : le portail



29. Sebastiano Serlio, Livre extraordinaire d'architecture, 1558, porte de style rustique toscane



30. Antoine II de La Tour, dessin de Burel (détail)

par la ville du Puy, qui continua de fortifier ses murailles contre les éventuels assauts tant des Protestants que des Politiques, soutenus par la vicomtesse de Polignac et son second mari, le sénéchal de Chastes. Tout au long de cette période, le pays connut une succession d'escarmouches et de trêves violées aussitôt que conclues. C'est ainsi qu'Antoine II mourut le 25 janvier 1591 au cours d'une rixe sur le pont d'Estroulhas, de la main de son filleul, le cadet de Séneujols. Ses obsèques, le 3 mars suivant, donnèrent lieu à de grandioses cérémonies dans la ville du Puy, tandis que son château résista à un siège d'une semaine en juillet 1591. Pour que le pays retrouve la paix, il fallut attendre la conclusion, en 1596, du traité de Folembray, après lequel le Puy reconnut officiellement Henri IV comme roi de France.

## Antoine II

Gouverneur de Velay en 1562, gouverneur de Gévaudan en 1567, grand maître de l'Artillerie de France pour le compte de la Ligue, Antoine II a joué, par ses choix politiques et ses relations familiales, un certain rôle dans l'évolution du Velay entre 1562 et 1591. Fidèle à sa foi catholique, il reprend la Chaise-Dieu aux troupes de Blacons en 1562, nettoie l'est du Velay des Protestants en 1574, participe aux sièges d'Issoire (1577), Saint-Agrève (1580 et 1588) et Marvejols (1586). Refusant de reconnaître Henri de Navarre comme héritier du trône de France, Saint-Vidal s'engagea dans le parti ligueur : le serment à la Ligue est prêté en 1589

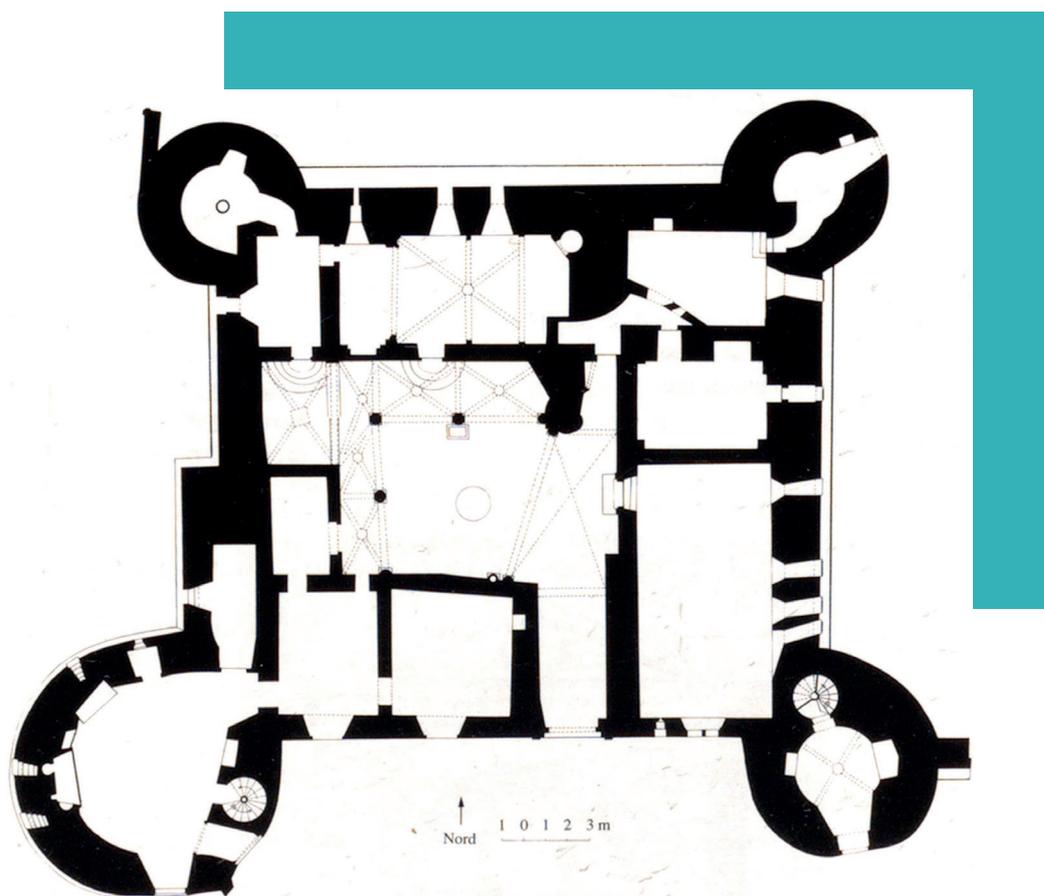
30



31. Possessions d'Antoine II en Velay, d'après les terriers et hommages

De son mariage en 1563 avec Claire de Saint-Point, fille de Guillaume, gouverneur de Macon, et d'Antoinette de La Forêt, aucun héritier mâle ne survécut pour recueillir la succession. Antoine II avait augmenté l'héritage de ses pères des biens Chandorat d'une part et de seigneuries gévaudanaises, Cénaret et Recoules d'autre part, marquant ainsi l'apogée de la seigneurie de Saint-Vidal. Sa mort inaugure le démembrement de ce formidable ensemble territorial, lequel sera achevé dans les années 1650. 31

C'est Antoine II qui a donné sa physionomie définitive au château : construction du donjon, régularisation de la cour intérieure, aménagement des communs, de la terrasse au sud et des défenses avancées vers l'ouest. On voit le gouverneur préoccupé, comme tous ses prédécesseurs, de compléter et de moderniser à la fois la défense et le logis. 32



32. Le château d'Antoine II

## La forteresse

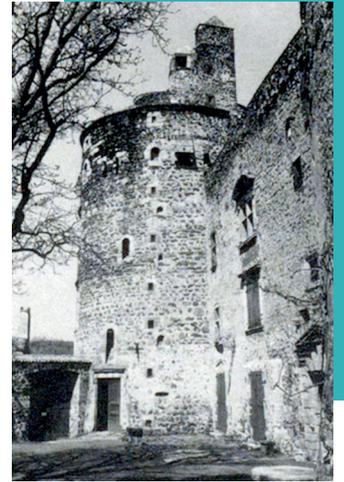
Pourquoi, en pleine guerre civile, un grand de ce monde, expert en artillerie de surcroît, choisit-il, comme par défi aux lois de la balistique, ce site dangereusement exposé pour y aménager son palais-forteresse ? Prémonition ou hasard, le pilonnage intensif du château par le canon du roi en 1591 n'a pas eu raison de la détermination des défenseurs, malgré les dégâts que ce bombardement a provoqués (effondrement des toitures et de la courtine orientale, nombreux impacts de boulets encore visibles sur les tours).

Pour conserver au maximum ce qui existait, le rénovateur de Saint-Vidal semble avoir abandonné les principes de la fortification bastionnée introduits par les Italiens vers 1535 et toujours appliqués dans la construction des places-frontières. Ce château dont il hérite est vulnérable au canon, mais il est entièrement réaménagé pour une défense par armes à feu.

- En premier lieu, le pied des murs reçoit une carapace de basalte. Ce fort glacis, qui se voit encore, a certainement caché des ouvertures ou des défenses des édifices antérieurs. Il a surtout donné au château une résistance aux boulets, contre lesquels il n'avait pas été conçu.

- En second lieu, au sommet des tours méridionales, de larges ouvertures permettent le tir de canons sur roues qui battent les abords du château sur quelques centaines de mètres. Sur les

flancs des tours, au milieu des courtines, dans les parapets, une profusion de meurtrières pour armes d'épaule (mousquets et arquebuses) bat le périmètre rapproché en tirs plongeants. Ces diverses ouvertures de tir sont percées indifféremment dans des pièces d'habitation, des escaliers ou des casemates spécifiques. La plupart de ces embrasures sont munies de trémies, c'est-à-dire de dispositifs en escalier interdisant que le projectile ennemi, par rebond, puisse pénétrer à l'intérieur de l'ouvrage.



33. Le système de défense : le donjon



34. Le système de défense : la salle d'artillerie de la tour de l'église

Si l'édifice ainsi aménagé est impressionnant, l'efficacité de la défense paraît limitée. Le tir vers le bas est à l'époque difficile (l'arquebuse chargée par la gueule laisse s'échapper la balle de la culasse quand on l'incline) et peu précis. De nombreux postes de tir sont difficilement utilisables par manque de recul. Les défenses du château, ajoutées apparemment au coup par coup par ce «baron-baroudeur», présentent une sorte de catalogue de tous les procédés en usage dans les châteaux pendant les guerres de Religion. Leur source d'inspiration principale se trouve dans les traités publiés à l'époque, peut-être plus particulièrement dans la *Manière de fortifier les villes, châteaux et forteresses...* de François Béroil de La Treille (Lyon, 1549) et le *Troisième livre d'architecture* de Du Cerceau.

## Le palais

La clef de voûte d'une des galeries intérieures porte une inscription déjà relevée et transcrite au XIX<sup>e</sup> siècle :

*1563 l'année que uguenaulz [...]*

*Anth[oin]e de La Tour par surnom*

*Qui a faict fère le bas de ceste maison*

35



35. Inscription de 1563 sur une clef de voûte de la galerie

C'est cette inscription qui avait conduit les érudits du siècle dernier à attribuer l'ensemble du château au gouverneur. Elle ne concerne en fait que la construction des galeries dans la cour. Les portes percées dans les différents bâtiments prouvent que des galeries ont remplacé des passages plus anciens, au moins sur les faces nord et ouest de la cour. Elles sont voûtées d'ogives au rez-de-chaussée. Les étages des façades nord et ouest se sont effondrés au début du XX<sup>e</sup> siècle ; le deuxième étage de la façade est semble ne jamais avoir été terminé.

36



36. La galerie nord, donnant accès à l'escalier principal

La construction de galeries sur trois côtés a permis d'unifier la cour en cachant le disparate des différents bâtiments. À l'inverse de la préciosité érudite de la façade sud, tout ici est tension : les robustes colonnes semblent s'enfoncer dans les murs. Ces colonnes, aux chapiteaux simplement épannelés, supportent des arcs dont les claveaux ont été soulignés de refends, c'est-à-dire de joints creux. Ce jeu du portant et du porté est encore accentué par l'utilisation de pierres de teintes opposées : la structure est en arkose beige clair, le remplissage en brèche brun-vert. Ce jeu expressionniste rappelle les recherches maniéristes. Michel-Ange, dans le vestibule de la bibliothèque Laurentine, à Florence (vers 1525), enfonce de la même façon les colonnes dans les murs et oppose les pierres sombres aux plages d'enduit blanc. On retrouve quelque chose de l'oppression qui en résulte pour le spectateur dans l'étroite cour de Saint-Vidal. La différence de qualité entre la pureté du dessin des colonnes et des arcs et la maladresse de construction des voûtes laisse supposer qu'un architecte a donné un dessin mais n'a pas conduit le chantier.



37. Les galeries de la cour intérieure : vue d'ensemble

La galerie est a été traitée en loggia, permettant surtout un nouvel accès à la salle d'apparat du château. Celle-ci n'a pas été modifiée mais sa porte traitée de façon monumentale: un portail à colonnes et fronton d'ordre dorique, ordre mâle par excellence. Les métopes de la frise de l'entablement sont alternativement décorées de bucranes et de rosaces. Le modèle de ce fronton dorique ne se trouve pas dans Serlio mais dans le Vitruve traduit par Jean Martin en 1547 (gravure de Goujon). Si les élévations nouvelles de la cour sont expressives, la mouluration et la sculpture de ce portail n'ont plus la précision de celles des ordres de la façade sud. 38



38. La porte d'accès à la salle d'apparat



Peintures du rez-de-chaussée du donjon

39. Madame à sa fenêtre

40. Tête d'homme : Neptune ?

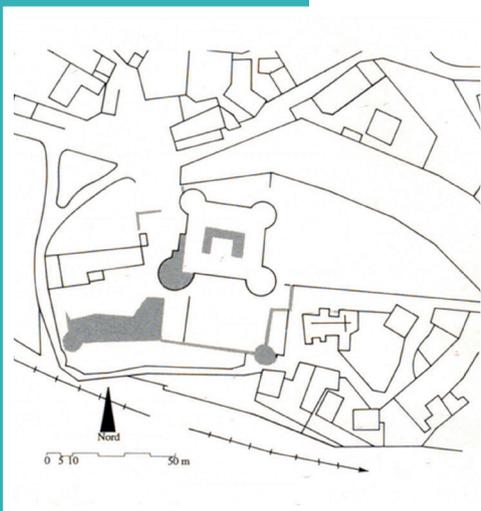


C'est également au gouverneur qu'il convient d'attribuer l'ensemble du donjon. Lors de l'inventaire de 1605, il est qualifié de *tour neuve*. La pièce du rez-de-chaussée est appelée *chambre peinte* ; au premier est la chambre de Monsieur, au-dessus celle de Madame. Pièce maîtresse de la défense à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on y a aménagé de vastes chambres, largement éclairées par de très hautes croisées à double traverse ouvertes au sud, côté opposé à celui de l'attaque. Ces travaux ne sont pas datés. Le style des fenêtres, des portes, des cheminées ou des plafonds n'apporte guère de précision.

41

39-40

41. La façade sud, vue d'ensemble : au premier plan, le donjon



Les travaux d'Antoine I<sup>er</sup> ont servi de modèle aux nouveaux bâtiments des communs construits sur la façade sud. 42

- Le grand portail serlien a été répété dans deux nouveaux portails ouverts dans les murs de l'enceinte extérieure. Celui qui fait aujourd'hui face à l'église porte, sous le blason qui timbre la clef, la date de 1578. C'est probablement la date de l'ensemble des travaux extérieurs. 43-44

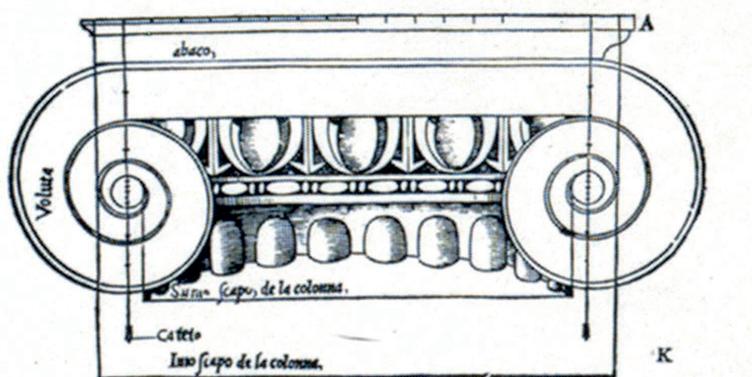
#### 42. Les travaux d'Antoine II : le château et les communs

- Les ouvertures du bâtiment des écuries et des deux tours qui flanquent la terrasse au sud s'inspirent également de l'ordre rustique de ces portails : les pierres d'encadrement sont alternativement lisses ou piquetées au trépan. 45

- C'est également le cas des encadrements des baies du moulin placé sur la Borne à deux kilomètres en amont. Très ruiné aujourd'hui, il formait peut-être un élément de défense avancée construit par Antoine II. 46



Le portail face à l'église  
43. Détail : le chapiteau ionique



44. Modulation du chapiteau ionique d'après Serlio

Sa cheminée se rapproche de celles du donjon : le manteau pyramidal est supporté d'un côté par une console en aileron renversé (ces italianismes sont d'utilisation courante à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle).



45. Les communs vus de l'ouest, photographie du 1<sup>er</sup> tiers de XX<sup>e</sup> siècle



46. Le moulin de Saint-Vidal : encadrement de la porte

Ces nouveaux aménagements révèlent un goût presque mégalomane pour le *harnois militaire*. Car comment qualifier autrement ce déploiement outré d'orifices de tir que nous avons souligné. Cette démesure, ce style déclamatoire sont des traits souvent relevés en cette fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour les bâtiments. On note, dans le journal de Jean Burel, bourgeois du Puy, à quel point ils impressionnaient les contemporains :

*Vous ussiès veu les povres habitans bien tristes et bien dollans de voyr ceste place sy forte se randre, estant ugne des fortes places de ce peys, que le sieur de Sainct-Vidal avoict fait faire toute neupve.*

Attaché à sa foi et à son château, grand seigneur rebelle à l'autorité du Roi, Antoine II meurt en homme du Moyen Âge, dans un combat singulier. Gouverneur du Velay, Grand Maître de l'Artillerie de France, preneur de places fortes et bâtisseur fastueux, il est proche



en tout cela des princes italiens de la Renaissance. C'est en fait, d'une certaine manière, l'accouchement tragique des temps classiques que résume ce dernier Saint-Vidal : nostalgie de la chevalerie et de l'hellénisme mêlés, plus la mécanisation de la guerre.

47

47. Armes d'Antoine II : détail d'un parchemin du XVI<sup>e</sup> siècle

## Les temps modernes

Antoine II mort sans héritier mâle, les biens de la famille de Saint-Vidal furent l'objet de procès interminables entre sa veuve et ses deux filles, puis entre les descendants de l'aînée, les Rochefort d'Ally. Cela débuta par un épisode tragi-comique : le vicomte de Polignac prit fait et cause pour un certain Gilbert, fils supposé d'Antoine II, dont il se proclama le tuteur. La supercherie fut éventée durant le procès et donna lieu à de savants commentaires dans les recueils de jurisprudence du temps. Claire de Saint-Vidal, fille aînée d'Antoine II, épousa en 1582 Claude de Rochefort d'Ally, issu d'une vieille famille auvergnate. Pour assurer à ses enfants l'énorme héritage paternel, elle eut à contrecarrer les appétits de sa mère, Claire de Saint-Point, et de sa sœur Marie, épouse de Théophile de Damas puis de Claude Ménardeau de Champré. La succession ne fut définitivement réglée qu'en 1706, au prix de la perte d'une partie des seigneuries, le Villard, Eynac et Montvert allant à la branche cadette issue d'Henri, frère d'Antoine II, Barges et Goudet-Beaufort vendus en 1645 à Robert Jourdain, Mons et Saint-Quentin vendus aux Spert de Volhac. L'assise foncière se réduisait donc à Saint-Vidal, Blanzac et Azanières, c'est-à-dire au noyau du début du XIV<sup>e</sup> siècle.

Les Rochefort d'Ally détinrent la baronnie de Saint-Vidal jusqu'en 1765. La branche aînée s'intéressa plus à ses biens patrimoniaux d'Ally, où elle semble avoir résidé de préférence à Saint-Vidal. En 1742, Guillaume, le dernier représentant de cette branche, légua la seigneurie à son cousin, Pierre de Dienne de Chavagnac, qui s'en sépara en 1748 pour 90 000 livres au profit de Pierre-Joseph de Rochefort d'Ally, son lointain cousin.



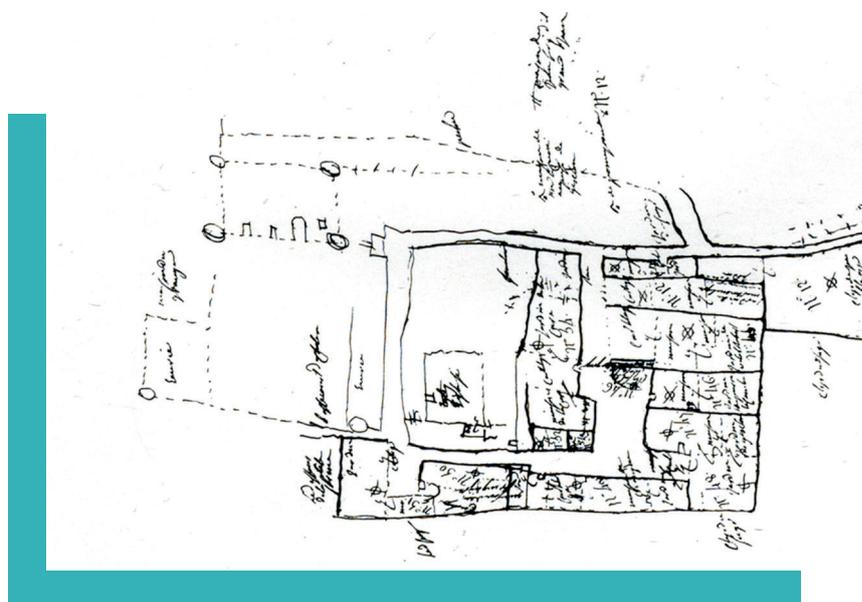
48. Le château de Saint-Vidal au temps des Porral, lithographie extraite de « L'ancienne Auvergne et le Velay », 1845

Ce dernier était l'arrière-petit-fils de Claire de Saint-Vidal : par sa grand-mère, Marguerite de Ginestoux, il avait hérité du château et des terres du Thiolent, dont il fit sa résidence principale au prix d'importants travaux d'aménagement exécutés de concert avec son frère Henri-Louis, évêque de Châlons. On comprend dès lors qu'il revendit en 1765 les terres de Saint-Vidal à Louis-Augustin Porral pour 130 000 livres, se réservant le titre baronial.

Les Porral sont une famille de médecins et de consuls du Puy connus dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : Claude Porral, médecin de la reine Marguerite de Valois, fut député en 1595 par les ligueurs ponots auprès du roi Henri IV. Cette famille garda Saint-Vidal jusqu'en 1920. Elle en fit, à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, sa résidence principale en aménageant, surtout dans l'aile sud, des pièces placées sous le signe du confort. Deux salons au rez-de-chaussée et les chambres à l'étage ont été tendues, tout ou partie, de boiseries réelles ou feintes en stuc, et dotés de cheminées modernes, à l'âtre de petites dimensions surmonté d'un haut trumeau décoré d'une glace ou d'une peinture. C'est la création des deux petits salons au rez-de-chaussée qui a amené le percement des deux grandes portes-fenêtres de la façade sud et vraisemblablement le voûtement du fossé à ses pieds. Le grand portail était certainement à l'origine la seule porte du château. La vie se déroulait pour une bonne part au premier étage, une cuisine ayant été aménagée dans la chambre joutant, au nord, la grande salle (et appelée depuis «cuisine Porral»).

48

49. Le château et le village, détail du plan-terrier de 1782



Louis-Augustin, le nouvel acquéreur, fit mettre à jour les terriers de sa seigneurie tout en prenant une copie des anciens titres susceptibles de prouver ses droits féodaux, que la Révolution réduisit à néant. De complexes partages de famille durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle aboutirent à l'achat, en 1920, par l'abbé Joseph Raymond, des droits de Marie-Justine Garrot, veuve de Félix Porral de Saint-Vidal. Cette acquisition fut complétée par une licitation judiciaire en 1922. Le tout fut revendu le 20 janvier 1930 à Auguste Sahy, antiquaire du Puy : le contrat précisait que *la toiture de la partie est du château est écroulée et que le surplus, notamment la toiture, est en très mauvais état.*

49

L'abbé Raymond avait fait procéder à des réparations urgentes en 1920-1922 : révision des toitures et des descentes d'eau, réparations à la terrasse qui recouvrait partie des galeries de la cour intérieure. Auguste Sahy reprit complètement ces travaux en refaisant toutes les toitures, mettant ainsi le château hors d'eau et le sauvant définitivement de la ruine. Il se préoccupa également de le remeubler convenablement, l'ayant trouvé vide à l'exception de deux ou trois pièces restées sur place. Ses neveux, Edmond et Bernard, continuèrent son œuvre : la cour intérieure fut refaite en 1964, la grande salle du premier étage en 1974, les « vieilles cuisines » en 1975, la « cuisine Porral » en 1986. À ces travaux d'ensemble s'ajoutèrent l'entretien des toitures et la réfection des menuiseries et vitrages des fenêtres. Dans la salle basse du donjon, la partie de la peinture murale mise à jour fut fixée en attendant le dégagement du reste des murs. Si beaucoup reste à faire, l'œuvre réalisée à ce jour n'en est pas moins considérable. Cette renaissance du château s'amplifia en 1974 : à l'occasion de l'opération *Châteaux en Auvergne*, la maison fut ouverte au public. La cour d'honneur fut le lieu de création du festival annuel de chant lancé par les chorales À Cœur Joie.

Par son intérêt archéologique majeur, par le rôle que ses seigneurs ont joué dans l'histoire du Velay, Saint-Vidal tient une place éminente dans le patrimoine et la vie culturelle du département de la Haute-Loire.



50. Le château et le village vus du sud, photographie du 1<sup>er</sup> tiers du XX<sup>e</sup> siècle



51. Le pigeonnier de Saint-Vidal

## Sources d'archives

Aux Archives départementales de la Haute-Loire.

- 2 E 1321-1324 : papiers Rochefort d'Ally (1591-1756).
- 2 E 1500-1501 : papiers La Tour Saint-Vidal (1267-1671), dont l'inventaire du château en 1605.
- 10 J : fonds Porral de Saint-Vidal (XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle), dont l'inventaire des titres de la baronnie (XVIII<sup>e</sup> siècle) et le répertoire des hommages (XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle).

## Bibliographie

- François-Xavier Amprimoz, Patrick Ponsot et Yves Soulingeas. Le Puy et le Velay au XVI<sup>e</sup> siècle : Catalogue d'exposition. Le Puy, 1983.
- Nicolas Faucherre, La Fortification du château de Saint-Vidal (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles), mémoire de maîtrise, 1981.
- Edmond Sahy, « Le Château de Saint-Vidal », dans Revue de la société de Vieilles Maisons françaises, n° 22, octobre 1964, p. 15-17.
- Bruno Tollon, « Le Château de Saint-Vidal », dans Congrès archéologique de France, 133<sup>e</sup> session, Velay, 1975, p. 704-714.
- Truchard du Molin, La Baronnie de Saint-Vidal, Le Puy, 1897.

## Auteurs

**Yves Soulingeas** (1948-2004). Archiviste paléographe – conservateur en chef du patrimoine – directeur des services d'archives de la Haute-Loire puis de l'Isère.

On trouvera une très belle évocation de sa période altiligérienne sous le plume de Christian de Seauve : « Les années Soulingeas en Haute-Loire (1972-1988) » dans les *Cahiers de la Haute-Loire*, 2004, pp. 391-398.

Et une notice biographique relative à sa vie professionnelle sous la plume de Martin de Framond « Yves Soulingeas (1948-2004) » dans la revue *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 2004, pp. 664-667 accessible en ligne : [https://www.persee.fr/doc/bec\\_0373-6237\\_2004\\_num\\_162\\_2\\_463474](https://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_2004_num_162_2_463474)

**Patrick Ponsot** (1956-). Architecte DPLG (1980) – architecte des bâtiments de France (1981-1990). Depuis 1991, architecte en chef des monuments historiques, chargé du Haut-Rhin, puis du château de Chambord (Loir-et-Cher), aujourd'hui de la cathédrale de Bourges (Cher) et du château de Fontainebleau (Seine-et-Marne).

Enseigne l'histoire de la restauration à Paris (École de Chaillot) et au Maroc (École nationale d'architecture).

En poste en Haute-Loire de 1981 à 1984, la richesse des échanges avec Yves Soulingeas, dont cet ouvrage témoigne, est au commencement d'une bibliographie peu commune dans sa corporation.

## Photographies

- François Brechenmacher : 21
- Bernard Galland : 28, 30, 35, 39
- Chantal Jouve : 12
- Patrick Ponsot : 15, 16
- Jean-Paul Quincieu : 34
- Benoît Rondeau : 38, 46
- Toutes les autres photographies sont dues à Louis Colombani.

## Documents

- Collections particulières : 23, 24, 45
- INHA : 29
- Aymard Rouget : 50
- Vazeille : 2

## Dessins

Corinne Langlois : 27

## Cartes et plans

Jacqueline Bonhomme ; le relevé ayant servi à établir le plan n° 32 est dû à Albert Audiard.

## Maquette

La mise en pages de l'édition de 1987 a été composée par Jacqueline Bonhomme et Chantal Jouve.

## Édition 2020

Cette édition a été réalisée à l'initiative de Caroline de Rancourt, gérante NTA, société de numérisation et archivage ; Martin de Framond, conservateur en chef du patrimoine, directeur des archives de la Haute-Loire ; Nicolas Faucherre, professeur de l'histoire de l'art, archéologue et historien des fortifications ; Bernard Galland, ancien dessinateur au service départemental de l'architecture et du patrimoine de Haute-Loire ; Louis Colombani, gérant Anaphore.

La mise en pages de l'édition de 2020 est due à Audrey Boniface, Anaphore.



# Table des matières

Préface	5
Introduction	7
Saint-Vidal aux XIII <sup>e</sup> et XIV <sup>e</sup> siècles	10
La fin du Moyen Âge	16
La Renaissance	20
Les Temps modernes	34
Sources d'archives, bibliographie.	38

